

Bion, intuitionniste ?¹

Pierre-Henri Castel

Je me propose d'exposer ce que signifie, à la lumière des textes scientifiques et philosophiques auxquels Bion a pu avoir accès (et d'autres dont il n'avait pas la moindre idée), mais aussi de certains usages typiques chez lui de la notion d'intuition, ce que j'appelle chez lui *l'intuitionnisme psychanalytique*. Cet exposé ne comportera pourtant que quelques phrases se rapportant directement à la psychanalyse, et plus précisément à l'état, probablement essentiellement contingent et ponctuel, dans lequel le psychanalyste « met en acte » la psychanalyse. Je les garde en outre pour la fin, dans l'idée que tout ce qui aura précédé fera chez chacun un cheminement associatif plus probant, s'il sélectionne, parmi les allusions que je vais faire, celles qui tiendront pour lui lieu de « fait choisi ».

Je commencerai en tout cas par un paradoxe. S'il est si difficile d'un point de vue *intellectuel* français – je dis bien intellectuel, pas psychanalytique – de s'approcher de la pensée de Bion, c'est parce que l'intuitionnisme y est un mode de pensée à la fois disqualifié, incompris, et mutilé.

Soit ce dernier prédicat : « mutilé ». Il est purement et simplement faux que la *logique* intuitionniste (même si elle a été créée par un élève de Brouwer, Heyting), soit une porte d'entrée nécessaire ou même suffisante à ce style de pensée très particulier, hautement élitiste et donc marginal, qu'est l'intuitionnisme. Je passe vite sur les contresens courants, comme l'idée que la logique intuitionniste se caractériserait par une simple exclusion de la double négation valant affirmation. Rien n'empêche un logicien intuitionniste d'écrire $p \rightarrow \neg \neg p$. Ce qu'il n'écrira jamais, c'est $p \equiv \neg \neg p$. Ce qui est en cause, ce n'est jamais seulement la négation, mais la négation *et la conséquence*. Mais il y a plus grave. Il y a tout simplement le danger qui avait alerté Brouwer lui-même devant les premières formalismes de la logique intuitionniste, c'est qu'on confonde cette logique avec un « autre maniement » des symboles, obéissant à d'« autres conventions » (où l'on s'interdirait juste, un peu pour se rendre la vie difficile, $p \equiv \neg \neg p$). Or cette logique dite intuitionniste vient seulement *noter* des opérations mathématiques purement intellectuelles, opérations qui en sont la raison d'être, et qui sont totalement inapparentes dans la notation en tant que telle. Celui qui ne peut mettre en acte ses intuitions conformément au principe de l'intuitionnisme s'imagine faire de la logique, et ne met en œuvre que des signes morts. L'intuitionnisme est tellement ennemi de la pensée symbolique (*i.e.* de la manipulation des signes dans tout langage que ce soit, formel ou naturel) que le terme même de « logique » intuitionniste est en somme à peine approprié.

On n'est pas plus avancé à supposer que l'intuitionnisme, comme style et modalité expérientielle et

1 Exposé à la Journée d'études de la Société de psychanalyse freudienne, « La clinique avec Wilfred R. Bion, quelles perspectives ? », le 15 octobre 2016.

existentielle de l'activité de pensée, se réaliserait de façon paradigmatique dans les mathématiques dites intuitionnistes. C'est l'inverse. C'est seulement si l'on comprend en quoi consiste l'intuitionnisme comme modalité de l'activité de pensée (et, indissolublement, comme philosophie en acte), que l'on comprend pourquoi les mathématiques constituent un lieu d'exposition particulièrement clair de ses enjeux, et même pourquoi les mathématiques intuitionnistes s'intéressent à démontrer tel ou tel théorème par le moyen des fameuses « preuves constructives ». En fait, l'intuitionnisme est *d'abord une philosophie de l'esprit*. C'est l'esprit qui l'intéresse, et les mathématiques, parce qu'elles sont pure création de l'esprit, *totalelement désintéressées et affranchies de la moindre préoccupation pour la causalité naturelle* (radicalement étrangères à la physique mathématique, donc!), sont moins une discipline, qu'une pratique ascétique où l'esprit a enfin à faire à lui-même, et à lui seul. Ceci est vrai de ce que connaissait bien Bion, la théorie de l'invention mathématique chez Poincaré (que Brouwer qualifiait de « pré-intuitionniste »), mais aussi de ce dont il n'a pu avoir qu'une idée de seconde main (l'œuvre mathématique de Brouwer, et sa compréhension phénoménologique quasi-husserlienne par Weyl), et de ce qu'il ne pouvait qu'ignorer, les prolongements de l'intuitionnisme chez Gödel, Kreisel, Kleene, Kripke, ou, aujourd'hui, Per-Martin Löf.

(Lorsque Lacan s'intéresse ainsi aux mathématiques, à la logique, et même ici ou là à certains points de logique intuitionniste, il n'a rigoureusement aucune idée de ce que je viens de dire, tout simplement parce que le monde scientifique et intellectuel auprès duquel il s'est informé sur ces questions est radicalement antagonique à l'esprit intuitionniste. Le « structuralisme » à la Bourbaki, c'est tout ce que l'intuitionnisme rejette, et il s'agit là d'un véritable tour d'esprit, pas d'un pur désaccord formel sur des théorèmes ou des preuves.)

Soit maintenant le second prédicat de l'intuitionnisme chez les Français : il est « incompris ». Ce que je vise là, c'est la répudiation, dans notre tradition intellectuelle, de *l'intellectualisme* qui est consubstantiel à l'intuitionnisme. La notion brouwerienne de « sujet créateur », encore plus chargée métaphysiquement que celle de « mathématicien idéalisé », fait signe vers une sorte de cartésianisme épistémologique radical qui prend à rebrousse-poil presque toute la pensée française du XXe siècle. Cette dernière, en effet, s'est construite polémiqument comme une immense critique du sujet. C'est très tardivement, et peut-être même est-ce encore un processus en cours (avec les travaux de Mark van Atten), qu'on a compris en quel sens l'intuitionnisme « validait » l'approche phénoménologique de l'ego transcendantal chez Husserl, et l'idée de vie égologique créatrice d'idéalités (notamment mathématiques, mais pas seulement). On comprend *a contrario* comment les yeux de beaucoup s'écarquillent de voir un psychanalyste, Bion, prendre appui sur certains motifs intuitionnistes pour proposer une épistémologie rigoureuse de la psychanalyse, mais plus encore, puisque l'intuitionnisme est une ascèse et un style d'acte intellectuel, pour en féconder la clinique. Il semble avoir recours à une notion du sujet psychologique totalement discréditée dans notre tradition intellectuelle et philosophique, et donc, par contrecoup, dont Freud ne peut qu'avoir été exempt, malgré les apparences.

J'en viens à mon dernier qualificatif : « disqualifié ». L'intuitionnisme philosophique relève en effet chez nous du continent englouti du spiritualisme, dont l'ultime représentant d'envergure, Bergson, incarne une figure irrationaliste méprisée (vitaliste, épistémologiquement ridicule, moralisante et dépolitisée, voisine du mysticisme, sinon du spiritisme, universitairement réactionnaire, impuissante à se saisir des enjeux des sciences sociales émergentes, de la phénoménologie, ou du marxisme). Avant la première guerre et juste après, le bergsonisme est pourtant le relais international de la pensée intuitionniste princeps, celle de Schopenhauer, et ses motifs imprègnent littéralement la culture européenne. Poincaré le lisait, et Bergson connaissait les observations psychologiques de Poincaré sur l'invention. Plus subtilement, cet intuitionnisme spiritualiste apparaît non seulement comme la réfutation du kantisme, mais comme le complément nécessaire du pragmatisme de James, et notamment de l'accent que James mettait sur les intérêts vitaux comme principes explicatifs de l'action humaine. L'intuition, c'est au fond la pensée *quand elle n'est pas soumise aux impératifs de la survie pratique*. Ce que nous avons assurément perdu de cette tradition, et qui revit de façon si manifeste chez Bion, c'est la tranquillité assumée du passage, constant et méthodique, entre ce qui relève de la psychologie et de l'expérience vécue d'une part, et de la métaphysique de l'autre, y compris de la métaphysique en un sens qui sonne aujourd'hui bizarre à nos oreilles, comme pensée du suprasensible, voire comme accès à des entités extranaturelles. Un tel passage est aujourd'hui anathème.

Le bergsonisme constitue donc un point de départ précieux pour percevoir en quoi pouvait consister l'esprit de l'intuitionnisme dans des traditions intellectuelles qui nous sont devenues relativement opaques, mais qui constituaient pour une part ce qui se faisait de mieux dans les années de formation de Bion et jusque tard entre les deux guerres. Voici une liste de ses motifs :

1. L'intuition est dans une certaine continuité avec l'instinct, au sens où l'animal n'a pas d'intuition, mais où l'intuition, chez l'homme est un instinct devenu intellectuel. Plus on va dans le sens de l'instinct, plus on va vers le groupe et ultimement l'espèce. *A contrario*, plus on va vers l'intuition, plus on va vers l'individu singulier et libre.
2. L'intuition n'est en rien une passivité réceptive (comme avec les formes a priori de la sensibilité chez Kant) ; c'est un élan, un effort, voir un mouvement extatique. Mais précisément dans la mesure où il transcende l'instinct, cet effort laisse derrière toutes les habitudes, les routines, bref, la mémoire comme pesanteur psychique ; il a pour élément le neuf, l'inédit, l'inventé.
3. L'intuition ne peut pas être une disposition, ni une faculté, c'est toujours un état occurrent. On ne peut ni la cultiver ni l'apprendre.
4. L'objet de l'intuition n'a pas de critères extérieurs de son existence ni son essence. Il faut onc toujours distinguer, quand on traite une intuition comme une preuve, entre le fait d'avoir une intuition en tant que preuve, et le contenu propositionnel de l'intuition, entre l'*intuiting* et

l'intuited, dit-on aujourd'hui encore – ou entre le jugement qui donne le sens, et la proposition où il s'exprime.

5. Le résultat de l'intuition est ineffable, car c'est notre mode de relation au singulier à l'état pur (à l'écécité des choses singulières en tant que choses singulières). Aucune catégorie linguistique, autrement dit générale, échangeable avec d'autres signes, et par principe impersonnelle, n'est susceptible de la nommer ou même de l'indexer. Nous protestons rituellement contre l'idée qu'on puisse s'imaginer une pensée sans langage ; l'intuitionniste s'épouvante de l'évidente multiplication d'opérations de langage dépourvues de la moindre pensée.
6. Réciproquement, l'intuition est le véritable ressort de la critique de l'usage des signes du langage, ce qui a pu conduire à en déduire une critique générale des institutions artificielles de la vie sociale.
7. Eu égard aux enchaînements causaux déterminants de la nature, ou aux relations de moyens à fins qui régissent l'action en termes d'intérêts vitaux, ces dernières relations étant les véritables fondements de la catégorisation linguistique, l'intuition apparaît donc comme une disruption intellectuelle spécifique. Son mode de manifestation est nécessairement la surprise.
8. Il faut être désintéressé pour avoir une intuition, ce qui passe soit par un effort paradoxal pour se désintéresser de l'action, soit par des états propices à l'intuition, comme le rêve, ou certains états de conscience modifiée (très en vogue à la fin du XIXe siècle), où l'action et ses impératifs vitaux sont mis en suspens. Il convient de bien voir ici le paradoxe du rêve, qui est à la fois une déconnexion de l'action propice à l'intuition, mais, en même temps, un état de saturation par le désir et la mémoire. C'est bien en quoi dans les allusions de Poincaré aux états d'intuition inventive en mathématiques, l'état miraculeux dont il fait la description tient plutôt de la rêverie lucide : tous les liens pratiques, mémorisés ou routiniers, sont cassés, les atomes intellectuels s'agitent en tous sens, et c'est une configuration immanente qui s'actualise sous un pur regard attentif, désintéressé, ne cherchant justement pas à résoudre le problème qu'il se pose, mais pensant *délibérément* à côté.
9. Chez Bergson (mais en réalité chez tout intuitionniste, et c'est évident chez Brouwer), l'expérience originaire de l'esprit pur est alors une expérience du continu psychique en tant que telle, de la vie dans sa « durée », et donc du « devenir » comme substrat métaphysique ultime. C'est là une intuition du temps pur, ou de la durée créatrice (y compris, selon la thèse bien connue de l'intuitionnisme mathématique, créatrice des vérités mathématiques, qui ne sont en rien éternelles). Corrélat : le continu intuitionniste est plus riche que le continu de l'analyse classique (l'ensemble des réels obtenus par la méthode des « coupures » de Dedekind), et il est en même temps paradoxal, puisqu'il échappe à tout découpage en termes d'ensembles ouverts et d'ensemble fermé.
10. A cette expérience du temps subjectif pur est associée une expérience de la liberté dans le

sensible en tant qu'elle s'actualise comme processus de création et d'évolution, qui dans sa forme spéculative radicale, consiste en une co-évolution de l'esprit et du monde vivant (une « évolution créatrice »). Non seulement l'infini intuitionniste est un infini potentiel et non actuel, un « in-fini », mais cet infini est l'étoffe aussi bien des choses que de l'esprit.

11. L'esprit intuitionnant, depuis Schopenhauer, pour qui, le premier, l'intuition est la connaissance par excellence, est en même temps une affirmation individualiste radicale, une sortie agie de tout ce qui rend la pensée *impersonnelle*. Ceci a une traduction éthique directe, et même politique (le refus du socialisme), mais souligne aussi l'appartenance de l'art un mouvement psychique créateur immanent. L'intuitionnisme ajointe en cela d'un côté le motif cartésien de la *directio ingenii* (la direction de la « faculté d'inventer ») et, de l'autre, le motif romantique du génie poétique.

Il ne fait donc aucun doute que devenir intuitionniste est une conversion psychique, morale, intellectuelle (même si le terme de conversion est lourdement chargé sur le plan spirituel). Ce n'est nullement l'adoption d'une autre vision du monde, un changement d'axiomes théoriques, mais une mutation existentielle entièrement entre les mains de l'individu et qui réorganise intimement son rapport au langage, au temps vécu, aux instincts, au sentiment la liberté personnelle, à l'art, et dont la pointe avancée consiste en une certaine ascèse intellectuelle qui traite la pensée mathématique comme un exercice d'auto-affirmation de l'esprit, produisant, mais *incidemment*, des théorèmes profonds (où se réfléchit, avant tout, cette vie créatrice de l'esprit désintéressé, délivré de l'action dans le sensible et l'affectif, affranchi des routines de la mémoire). L'intuitionnisme de Bion, ce que j'appelle son intuitionnisme psychanalytique, est ainsi beaucoup plus proche de l'ambition généralement philosophique de Brouwer, notamment dans son opuscule scandaleux et bizarre, *Vie, art et mystique*. Tout se passe comme si, en somme, Bion proposait comme champ d'ascèse pour la quête intuitionniste de la vérité et de la vie de l'esprit, non plus les mathématiques, mais la psychanalyse.

Sans entrer dans les détails techniques de l'épistémologie des mathématiques, cette affinité de la pensée de Bion avec l'intuitionnisme comme conception des actes de l'esprit éclaire plusieurs aspects de ses étranges formalismes, et de certaines allusions à la proximité entre la psychanalyse et les mathématiques. Je pense notamment à sa conception de l'inconscient comme infini (qui est aussi le point de départ de la vision intuitionniste du continu chez Brouwer), à l'idée d'hypothèse définitoire dans la grille, ou à sa manière d'y intégrer aussi bien des motifs relevant de l'intuition que des motifs relevant du conventionnalisme, comme sa vision du système algébrique H (ce qui est une discussion avec Poincaré), et, bien sûr, la reprise de la notation de la fonction en tant que fonction chez Frege, $\xi ()$, pour se

donner les moyens d'une pensée dite « désaturée », mais qui est aussi le moyen d'interroger les relations immanentes entre fonctions psychiques désaturées, une idée centrale dans la conception intuitionniste de la vérité et de la preuve. Un mot rapide sur ce dernier point ; c'est un peu comme si l'on passait, via la notation à la Frege ξ (), d'une théorie de la pensée (liée à l'objet qui est pensé dans cette pensée) à une théorie de la pensabilité abstraite (autrement dit à l'exploration de l'architecture de l'appareil psychique).

Pour conclure, deux choses.

La première, c'est que, dans cet exposé, le concept d'intuitionnisme que je développe, éclairé par l'histoire intellectuelle et l'épistémologie des mathématiques (y compris récente), est beaucoup plus puissant et englobant que l'idée d'intuition dont disposait Bion en son temps. C'est pour moi le moyen de rattacher systématiquement certaines tendances de sa pensée un ordre implicite dont il n'était pas forcément conscient sous cette forme. D'où le point d'interrogation dans mon titre. Du point de vue exégétique, c'est la raison pour laquelle Bion n'est pas très clair sur une oscillation manifeste de ses orientations intellectuelles. D'un côté, en effet, l'activité créatrice du psychanalyste et intuitive en un sens fort : celui d'un acte constructif, qui invente une vérité, et qui renouvelle par là la compréhension kleinienne de la « construction » chez Freud, à partir de ce qui se devine dans le transfert, mais sur la base d'un matériel manquant. L'intuition freudienne qui devine est devenue une intuition créatrice qui co-construit le psychique avec le patient. Mais d'un autre côté, Bion se sert de notions schopenhaueriennes, où la chose en soi kantienne se change en idée platonicienne, c'est-à-dire un réel transcendant, une pensée à penser, qui n'est justement pas le produit de notre appareil psychique mais cela quoi notre appareil psychique doit s'ordonner – qui lui préexiste, et qui est hors de lui. Cette thèse, d'un réalisme absolu en matière d'objets intellectuels, semble tout à fait contraire à l'esprit intuitionniste. En fait, il n'en est rien. Simplement, Bion pour évident ce qu'il était, après tout, aussi bien pour Poincaré, dans sa théorie psychologique de l'invention et du « fait choisi ».

J'en rappelle les différentes étapes, de manière simplifiée. Il convient d'abord de rassembler par l'observation (un autre grand problème chez Bion) une série aussi étendue que possible de phénomènes complexes et qui se présentent comme un problème. Il s'agit ensuite de se mettre dans un état psychologique particulier (dont le rêve endormi est une modalité, mais qui est plus souvent l'observation lucide d'un jeu de déliaison et de recombinaison automatique des connexions préexistantes entre les phénomènes ou les idées, comme les atomes d'Épicure), qui travaille en dehors des prises du moi. C'est de ce travail qu'émergent soudain un certain nombre de configurations immanentes, à la fois surprenantes et belles, et qui, justement, pour cette raison même, sont *réelles*. L'intuition est en ce sens l'intuition d'un réel radical, *car immanent*. Le travail conscient s'en ressaisit, les explore, et l'idée fondamentale de Poincaré, c'est que ces configurations immanentes, nées de la mise en suspens des liens de routine ou des intentions délibérées qui guidaient auparavant la recherche, si elles

ne contiennent pas toujours la vérité entière, en contiennent toujours une dimension. Par exemple, dans une démonstration mathématique, ce « fait choisi », et choisi pour qu'on revienne de manière réflexive et consciente sur lui, aura *in fine* au moins la portée d'un lemme ou d'un corollaire, s'il ne contient pas la clé du théorème principal. C'est au terme de ce processus que le réel ainsi constitué et découvert montre le mieux sa dimension d'extériorité et de *transcendance* : dans l'intuition réussie la chose est touchée comme par contact. Bien sûr, tout le travail de l'invention réside dans une alternance entre les deux phases. Dans les exemples que donne Poincaré, et qui sont à méditer par un bionien, il est manifeste qu'il y faut une phase de rêverie, suivie d'une phase de réflexivité, suivie d'une nouvelle phase de rêverie. Alors seulement quelque chose pourra s'extraire du fait choisi. Ce n'est peut-être pas une nuit qu'il faut laisser passer sur une situation clinique difficile, mais deux.

Voici enfin les quelques remarques proprement psychanalytiques, touchant la vie psychique du psychanalyste, et dont j'avais fait la promesse en introduction.

1. La ressemblance est troublante entre l'objet intuité selon Bion est l'objet transitionnel selon Winnicott : *à la fois découvert et inventé*. Sauf que ce qui demeure un paradoxe constitutif du psychisme chez Winnicott est une donnée constituante de l'appareil psychique chez Bion. C'est par intuition, en d'autres termes, que le tout-petit commence à penser, et à se penser, en relation avec l'objet, dans un processus créateur qui est en même temps son introduction initiale à la temporalité, à la capacité d'attendre, et à la frustration. Il y a là une tout autre lecture du *Fort-Da*, entre autres, que celle à laquelle nous a habitué l'approche lacanienne du fameux exemple de Freud.
2. L'attention flottante change également de texture. Elle devient un acte préalable, le temps d'ouverture de l'intuition possible. C'est beaucoup moins une attention flottante passive qu'*une mise en flottement attentive* (ou les idées, les associations, tant celles du patient que celles de l'analyste, dansent et s'entrechoquent dans le vide en s'accrochant ponctuellement les unes aux autres sans intervention d'aucun schéma préconçu, d'aucune routine de la mémoire, d'aucune attente spécifique). C'est ce que Bion recommande de voir « flotter » au-dessus du divan, comme un nuage de particules psychiques en suspension, non seulement en écoutant le patient, mais en s'écoutant l'écouter. La capacité négative, qui ne saurait être une disposition (qui s'apprend où se cultive), mais juste un état mental occurrent, est en ce sens le premier moment de l'intuition. Peut-être celui où se crée dans le psychisme du psychanalyste le vide où les associations du patient et celles qui lui viennent peuvent effectivement être mises en suspension et s'accrocher comme des atomes.
3. Dans une telle perspective, la notion de construction, chère à l'intuitionnisme, puisque toute

vérité repose sur une preuve par construction, devient peut-être la finalité ultime de l'entreprise psychanalytique. Et c'est même le cas pour la co-construction intuitive – car il faut inclure la mère (ou l'analyste) à l'horizon de ce jeu complexe, en sorte que là où l'enfant (le patient) croit ne faire qu'inventer, elle (il) lui pointe qu'il découvre (qu'ils découvrent), et que, inversement, là où l'enfant (le patient) s'imagine découvrir, elle (il) lui pointe qu'il invente (qu'ils inventent). Le contraste est patent avec l'approche que, semble-t-il, privilégie Lacan. Ce dernier, en effet, propose son fameux formalisme borroméen beaucoup plus pour réduire le symptôme à un certain nombre de coincements fondamentaux (le sinthome ainsi réduit y perdant ses qualités douloureuses de message « en souffrance »), que dans l'esprit freudien de la construction. Mais cette construction-là, bionienne et non plus freudienne, ne consiste pas simplement à boucher les trous d'un matériel préalablement rassemblé de façon correcte, en s'en remettant à l'hypothétique congruence entre la proposition du psychanalyste et la façon dont le patient s'en saisit. Elle récupère au passage la dimension de réparation caractéristique de la position dépressive kleinienne. C'est le processus même par lequel le psychisme se réinvente en se redécouvrant – tant celui du patient que celui de l'analyste.